

Mais où sont les mythes d'antan ?

Le cinéma, une affaire d'hommes ? On peut remarquer que, sur les vingt films en compétition officielle à Cannes cette année, il n'y en avait que trois à être l'œuvre de femmes. Il en est d'ailleurs à peu près ainsi tous les ans. Et dans tous les festivals. Il est bon de rappeler, et c'est notre Thema, que dans le cinéma comme dans d'autres domaines, il y a encore beaucoup d'eau à verser au moulin de l'égalité pour parvenir à unifier les statuts de l'homme et de la femme.

Masculine ou pas, on ne se plaindra pas de la cuvée Cannes 2006. Ni de son Prix du jury œcuménique. Aussi riche cinématographiquement que par les thèmes humains qu'il développe, *Babel* a fait l'unanimité chez les jurés et la quasi-unanimité chez les Profiliens présents à Cannes. On trouvera ici plusieurs réactions à ce film de Alejandro Gonzalez Inarritu qui, par sa polyphonie, son brassage de langues, de pays, de milieux, son kaléidoscope d'images, réalise une remarquable revisitation contemporaine du vieux mythe biblique.

Revisiter les mythes au cinéma, analyser la façon dont les cinéastes d'aujourd'hui continuent à faire appel à ces récits fondateurs et structurants, ce sera justement le thème de notre séminaire de septembre. Vous trouverez dans ce numéro toutes les informations relatives à cette manifestation. Nous vous y espérons toujours plus nombreux, venant de partout et, à la différence des gens de *Babel*, parlant une langue universelle : celle de l'image.

Jean Lods

Au sommaire, au sommaire, au sommaire, au

Tous azimuts	2	Point Theo	9
<i>Festival de Fribourg</i>		<i>Mâle et femelle</i>	
Le prix œcuménique	3	Champ-contrechamp	11
<i>Babel</i>		<i>Volver - Bled number one</i>	
Nous avons vu	4	Pro-Fil infos	12
<i>Babel</i>		<i>Séminaire Pro-Fil</i>	
Sur la méthode	5	<i>Week end à Thoiras</i>	13
<i>Cours d'animation</i>		Arrêt sur image	14
Gros Plan	6	<i>Lord of war</i>	
<i>Les frères Dardenne</i>		Du Nord au Sud	15
Thema	7	Un film «à la fiche»	16
<i>Femmes sans frontières</i>		<i>L'ivresse du pouvoir</i>	

43

Eté 2006



Remise du prix œcuménique-
P.3

photo D.Beguin-Jury œcuménique



Babel- P.5



Luc et J.Pierre Dardenne - P.6
photo Muller



L'ivresse du pouvoir P.16

Tous azimuts

20^{ème} Festival International
du Film de Fribourg (FIFF)
mars 2006

Image de l'évolution socio-politique du monde, le Festival International de Films de Fribourg est à bien des égards une manifestation cinématographique passionnante.

Son objectif est de développer les réflexions à la fois philosophiques et cinématographiques sur les pays du Sud et de l'Asie. Venus du Brésil, d'Iran ou des Philippines, présentés dans la sélection officielle en compétition ou non, fictions ou documentaires, les films proposés en 2006 évoquent l'évolution complexe du monde ainsi que les difficultés de la production du 7^{ème} art.

Les films primés

Le Regard d'or a été attribué à *Be Ahestegi/ Tout doucement* de l'Iranien Maziar Miri qui décrit les tabous sociaux concernant les femmes en Iran. Le prix spécial du jury international revient à *Heremias*, un film philippin de Lav Diaz qui utilise un langage cinématographique non conventionnel tant dans le style, pour la sauvegarde de la culture nationale originale, que dans la durée (8 heures). *Shen Hai/Blue Cha Cha* de Cheng Wen-tang, mention spéciale, dans lequel l'héroïne est accablée par une destinée qui ne lui laisse pas présager des lendemains meilleurs. Le prix Oikocredit a été remis à *Un matin bonne heure* réalisé par Gahité Fofana, de Guinée, qui raconte l'odyssée de deux jeunes amenés à se cacher dans le train d'atterrissage d'un avion pour émigrer.

Le prix documentaire a été décerné ex-aequo à *Taimagura Baachan/ Grand-mère de Taimagura* de Yoshihiko Sumikawa (Japon) et à *Doust/ L'Ami* de Sara Rastegar (France/Iran). Très différents par leur facture et leur réalisation, ces deux films

relatent une rencontre humaine et poétique avec un personnage symbole de sagesse universelle.

Le prix du Jury œcuménique

Le jury œcuménique a décerné son prix à *Be With me* d'Eric Khoo (Singapour) également récompensé par le prix de la Fédération Internationale des Cinés Clubs (FICC) et par une mention spéciale du jury international.

Eric Khoo tisse son film autour de trois histoires, correspondant à différents moments de la vie: - un vieil épicière peu bavard et plutôt triste, hanté par le souvenir de sa femme - un agent de sécurité boulimique, amoureux d'une femme qui ne lui a jamais accordé un regard - une sexagénaire aveugle et sourde souriante et épanouie - deux adolescentes tentent de vivre ensemble une histoire d'amour.

A l'exception de la sexagénaire, les personnages sont plongés sans raisons apparentes dans la vie solitude des grandes villes et le spleen sentimental. Ils sont en quelque sorte le reflet de la société ultramoderne d'aujourd'hui qui engendre directement ou indirectement de nombreuses situations d'isolement individuel et d'incommunicabilité. A l'inverse, la sexagénaire aurait bien des raisons de ne plus croire en la vie. En effet, affligée non seulement d'un sérieux handicap physique, elle a eu un passé particulièrement difficile. Toutes ces épreuves ne semblent pourtant pas avoir d'emprise sur elle, car elle nous apparaît dotée d'une force in-



Térésa Chan joue son propre rôle

térieure invincible. Avec les moyens limités inhérents à son état, elle est la seule à communiquer avec les autres et son visage rayonne ; elle transcende le film!

Une fiction bien réelle

Toute en nuances, cette œuvre mêle fiction et réalité car Térésa Chan, aveugle et sourde depuis l'âge de 14 ans, joue son propre rôle. Elle a écrit son autobiographie pour raconter son combat, sa détermination à surmonter ses souffrances afin de venir en aide aux autres et devenir professeur dans une école pour mal voyants. Eric Khoo en a été marqué, il a fait ce film et l'a engagée comme actrice.

Be with me que nous pourrions traduire par «sois à mes côtés», est un brillant message d'amour et d'espoir, une œuvre qui, par son propos essentiel, redonne à la notion d'humanisme sa véritable signification. Il est sorti sur nos écrans en octobre 2005 et nous espérons qu'il sera reprogrammé prochainement; c'est un film à voir et à revoir!

Pierre Nambot

Le prix œcuménique 2006



par Waltraud Verlaguet
membre du Jury

Argumentaire :
Prix œcuménique:

BABEL d'Alejandro González Iñárritu (Mexique).

Notre monde repose sur une communication qui semble universelle, instantanée et intégrale.

Or, c'est une illusion qui entretient solitudes, préjugés et peurs de l'autre (entre personnes, cultures, peuples, générations, sexes...).

Babel montre qu'une relation authentique n'est possible qu'en renonçant à tout maîtriser pour accueillir mutuellement les forces et les fragilités de chacun.

Mention spéciale:

Z ODZYSKU (Le rescapé) de Salwomir FABICKI (Pologne) se situe dans une société où la puissance de l'argent et de la violence semble exercer un attrait irrésistible. Le film fait apparaître que le bonheur ne s'obtient pas par de tels moyens. A la fin, ayant tout perdu, sauf sa dignité, le héros trouve le courage de risquer sa vie pour retrouver ceux qui l'aiment.

Cannes 2006 – un bon cru

Le problème, quand il faut décerner un prix, c'est qu'il faut éliminer tous les autres, exercice particulièrement délicat quand il y a autant de bons films que cette année

Il est impossible de résumer toutes les facettes de *Babel*. Plusieurs histoires au quatre coins du monde se croisent, l'une aux Etats-Unis, l'autre au Mexique, une troisième au Japon et une quatrième au Maroc. Le fusil qui vient d'un pays blesse dans un autre pays quelqu'un d'un troisième dont les enfants se trouvent dans un quatrième. Ce qui se passe ici est relaté là par la télévision, les uns appellent les autres au téléphone ou cherchent à communiquer par d'autres moyens mais malgré tout la communication ne « passe » pas, elle reste bloquée tant que chacun se protège par des non-dits. Elle « s'écoule » comme un flot longtemps retenu à partir de la scène centrale où l'Américaine blessée, souffrante, couchée dans une maison de village du désert, arrive enfin à uriner dans un bassin: dans les bras de son mari, les deux arrivent enfin à dire leur deuil à partir de ce « lâcher-prise ».

Un tout autre film touche pourtant au même problème de fond:

Z ODZYSKU (Le rescapé) de Salwomir FABICKI (Pologne) qui a reçu notre mention spéciale.

La première image se situe dans



Le Jury œcuménique monte les marches

g.à d :Stefan Foerner (Allemagne)- Gianna Urizio (Italie)- Jos Horemans (Belgique),Président-Waltraud Verlaguet (France)-Anita Uzulniece (Lettonie)- Michel Kubler (France)
photo D.Beguin- Jury œcuménique

un puits d'une cimenterie, un des ouvriers tombe au fond, un autre peut juste s'échapper, il rampe par terre en suffoquant avant de retrouver sa respiration. Remarqué par un mafieux, il veut tenter sa chance dans cette voie où il espère trouver de quoi offrir une vie meilleure à celle qu'il aime. Mais quand celle-ci se rend compte d'où vient sa nouvelle fortune, elle le quitte. Il décide alors de tout abandonner et accepte un travail à la ferme pour soigner les cochons. C'est compter sans la vengeance de son ancien patron. Comme dans *Babel*, seul un lâcher-prise radical permet de déjouer les mécanismes mortifères, ici ceux de l'illusion de puissance. Seul le fait de renoncer aux stratégies d'emprise, nourries par l'illusion de pouvoir contrôler l'autre, de renoncer aussi au mensonge face à soi-même et de s'accepter tel qu'on est, nous permet d'accéder à notre véritable humanité.

Waltraud Verlaguet

NOUS AVONS VU

Babel, d'Alejandro Gonzalez Inarritu (Mexique)

Prix du Jury œcuménique 2006 (cf.p3)

Voici quelques avis personnels des rédacteurs du «Coin des cinéphiles» sur le site du Jury



Babel: tour ... du monde.

C'est un film spirale qui emporte le spectateur et renverse beaucoup de vies sur son passage. Deux thèmes principaux apparaissent. D'une part, qu'on soit adolescent au Japon, au Maroc ou à la frontière mexicaine, les conséquences de certains actes au-delà des limites de la raison sont désastreuses et pour la famille et pour ces jeunes. Erreurs fatales, comme des cris poussés par une jeunesse qu'on écoute peu, qui retournent des situations qu'on croyait pourtant solides. D'autre part, si la mondialisation veut réduire le monde à un village, ce film nous montre que le fossé des inégalités demeure et qu'il se révèle béant, surtout quand le Nord visite le Sud. Un tel scénario, ciselé minutieusement, induit un montage parallèle rythmé que l'on suit avec acuité, tension et suspens augmentant. On est habité longtemps après avoir parcouru ce monde, fût-ce du haut d'une tour.

Corine Rochesson

Après *21 grammes*, l'attente du spectateur est immense et l'ambition du réalisateur ne l'est pas moins qui entreprend d'embrasser dans une seule œuvre les bouleversements entraînés dans

la vie de 3 familles: marocaine, californienne et mexicaine par le suicide d'une femme japonaise! De fait les trois séquences d'exposition sont fascinantes, qui plantent avec vigueur et clarté le décor lourd de menace de ce western planétaire et tressent avec virtuosité la trame romanesque qui relie chacune des trois histoires. Dès lors la mise en scène fait, comme nous y a habitué le cinéaste, progresser ou régresser, hélas sans surprise, la narration, car même si on peut en effet apprécier son habile navigation aux trois coins du globe, la mécanique semble cependant beaucoup trop bien huilée et produit un résultat très inégal: si le traitement de l'image et de la bande son de la séquence des sourds-muets en boîte est saisissante, celui du mariage mexicain et de ses suites est bien plat et les échanges affectifs dans le couple américain très stéréotypés. Le ton général de ce mélodrame est du reste aggravé par le surlignement d'une musique assez banale, et même le happy-end général ne nous convainc pas totalement.

Jean-Michel Zucker

D'où vient que ce film aux consonances bibliques par le titre soulève en moi tant d'émotions et de réactions passionnées? Eh bien, s'il m'est encore possible de rassembler mes pensées pour donner une cohérence à tout cela, je dirais qu'Inarritu touche à l'essentiel de notre humanité contemporaine, bouge en nous une réflexion sur notre monde si divisé, si perdu dans sa diversité, et pourtant si semblable dans nos malheurs individuels,

causés par les préjugés, les limites culturelles et linguistiques. Sans parler des méfaits de la politique dite «internationale»!

Que nous soyons dans le pays du Sud Marocain au milieu d'éleveurs de chèvres, soudain traversé par un car de touristes, ou à la frontière du Mexique où une baby-sitter mexicaine sans papiers, emmène deux enfants américains, ou encore à Tokyo dans un groupe de jeunes filles sourd-muettes en mal de garçons, la force magique de ce film nous emporte. Avec le rythme haletant des images, des musiques et des bruits du monde, nous découvrons peu à peu les liens entre ces différents lieux de vie. Et nous rencontrons notre interdépendance... Nous vivons de plain pied avec les personnages qui, par leur extraordinaire présence, nous inondent des sons de leur langue maternelle et nous émeuvent par leur détresse et leur incapacité à dominer leur destin, comme scellé par un engrenage inexorable.

Oui, ce film, qui est une splendide réussite, où le contenu implicite du discours et la forme filmique utilisée sont en adéquation (c'est rare), est jusqu'à ce jour l'évènement majeur du Festival.

Alain Le Goanvic



... sur la méthode



Assistance régulière, discussions animées, intérêt soutenu, mais peu de pro-filiens acceptent d'animer un débat. Profitant de la sortie du **Guide de l'animateur**, Christine Bolliger, de Montpellier a constitué un groupe d'étude pour « apprendre à animer ».

I -Le groupe s'est directement jeté à l'eau et a pris en charge la présentation de la séance suivante avec le film: *Truman Capote*, de Bennett Miller.

Pour commencer, un passage à la Médiathèque Federico Fellini où nous avons épluché les *Positif*, *Télérama*, les *Cahiers du Cinéma* ainsi que *Studio*.

Après avoir vu le film, nous nous sommes rencontrés pour, d'une part démêler un peu son contenu, en dégager les thèmes principaux et d'autre part, pour décortiquer le guide.

Après trois heures et demie de débat animé, nous n'avions ni réussi à nous mettre d'accord sur ce que voulait nous dire le film (Un plaidoyer contre la peine de mort? Une biographie de Truman Capote? Le témoignage d'un écrivain au moment de la rédaction d'une œuvre spécifique? Le reflet de la gestation d'une œuvre et de ses répercussions sur la vie d'un homme?) et sa manière de le faire, ni passé en revue toutes les étapes proposées par le guide. Ce qui est un bon point et pour le film et pour le guide.

II - Introduction des personnages principaux et de l'histoire en nous concentrant sur les premières images: épis puis champ de blé, maison en pleine nature où la vie semble si sereine. Images soutenues par de la musique classique, douce. Puis contraste total avec la présentation de Truman Capote: bar, musique, bruit, fumée et alcool. Ensuite, nous avons tenté de dégager les thèmes principaux et de voir comment ils sont introduits tant au niveau du contenu que du contenant

III- Pour terminer, nous avons dégagé les articulations dramatiques de ce film : combien de parties différentes, à quel moment surviennent les changements, qu'est-ce qui fait basculer les événements ? Noblesse oblige, nous avons retravaillé avec le «camembert». Là aussi, il a été confirmé que quand un réalisateur veut faire passer un message, il le fait évidemment par l'histoire mais aussi par sa manière de montrer les choses. Un exemple concret: Quand Capote voit les accusés pour la première fois, sur le grand escalier menant au tribunal, son regard est attiré par celui de Perry avec qui il se liera d'amitié. La scène, dramatique à plus d'un point de vue, est passée au ralenti ce qui renforce la dramaturgie. Ou la scène au cours de laquelle Capote et Perry se rapprochent en constatant qu'ils ont vécu une enfance similairement dramatique. Le tout est filmé en très gros plans, les visages (nous) sont très, presque trop, proches.

Rapidement, la discussion a oscillé entre le film et le guide

IV – Questions:

A) Peut-on interpréter un film (ou une œuvre artistique en général) sans informations sur le réalisateur et l'ensemble de son œuvre, son contexte social ? Cette question est directement liée à une autre: Qu'est-ce que je retiens moi, en tant que spectateur, de ce film? Mais là aussi, il n'y a pas une réponse mais autant de réponses que de spectateurs. Il était même intéressant de constater que chaque participant n'avait pas perçu ou retenu la même chose de notre séance. L'une des participantes,

qui n'avait pas vu le film, a pu nous remettre sur le droit chemin. Elle nous a même confié que grâce à notre discussion, elle n'avait plus besoin d'aller voir le film, qu'elle l'avait «déjà vu».

B) Une fiction doit-elle rester totalement fidèle aux événements si elle reprend des faits réels comme ici (ou comme dans *L'Ivresse du pouvoir*)? ou peut-elle, ou même doit-elle, contenir des passages fictionnels?

V Le rôle du Guide:

Est-ce que Profil doit nous donner UNE grille de lecture?. La réponse est clairement: NON. Il y a autant de lectures possibles que de spectateurs. Cette remarque s'applique également au guide de l'animateur. Il n'est pas possible de traiter tous les points proposés. Comme son nom l'indique, c'est un guide, un garde-fou. A chaque animateur de choisir les aspects qu'il veut approfondir, en fonction de ses connaissances et de ses intérêts personnels et évidemment en fonction du film.

En conclusion

Je peux affirmer que l'expérience a été très concluante. L'apport des uns et des autres permet de comprendre les thèmes plus en profondeur. Personnellement, j'ai même l'impression que mon aptitude à regarder et à entendre lors d'une projection s'est accrue.

Et j'espère que nous serons désormais forts de quelques nouveaux présentateurs motivés et qualifiés.

Merci à vous tous!

Christine Bolliger-Erard

Gros plan

Entretien avec les Frères Dardenne
lauréats du Prix Templeton au festival de Berlin
en février 2006 pour «L'Enfant»
par Denyse Muller, vice-présidente d'Inter film



Jean-Pierre et Luc Dardenne
 (photo Muller)

D.M.: *Un prix Templeton (œcuménique) après une Palme d'or, qu'en dites-vous*

L. et JP.: Vos prix sont intéressants parce qu'ils touchent le public. Vous n'êtes pas là pour obéir à des modes mais pour dire « *ce film on l'aime beaucoup d'autant plus que nous sommes chrétiens, on y reconnaît certaines valeurs* ». Les prix que vous avez attribués à Cannes ont rencontré le public qui n'est pas majoritairement chrétien. Les gens sont sensibles à l'art cinématographique et en même temps à ce quelque chose qui touche. Vous avez rarement choisi des films ésotériques. Ça, ça nous plaît parce qu'on se dit que le film parle à des gens. Et c'est bien pour cela que nous en faisons

D.M. *Vos films sont tout de même très durs, dans un monde très noir, mais à la fin il y a une lueur d'espoir, une larme, une réconciliation, un avenir possible. Pour vous, les relations humaines sont-elles plus fortes que toute la noirceur du monde ?*

L. et JP.: Dans les situations difficiles l'homme se révèle tel qu'on s'y attend et nous nous comportons de manière terrible pour survivre ; en même temps nous sommes capables de gestes tellement surprenants qu'on peut les attribuer à la

Grâce et pas à l'homme .

D.M.: *La Grâce, c'est un terme religieux...!*

L. et JP.: Oui et c'est pour cela que je l'emploie car ça nous surprend tellement. Nous aimons raconter des histoires où des hommes, des femmes dans des situations difficiles, à un moment donné, trouvent un geste humain.

D.M.: *Parmi vos propres films, quel est votre film préféré ?*

L. et JP.: Chacun est une expérience humaine différente, peut-être *la Promesse*, qui venait après un film qui à nos yeux, aux yeux de la critique et du public avait été un échec. Nous pensions que ce serait peut-être notre dernier film . Mais il a été pour nous très important. et on a eu le sentiment de l'avoir fait tel qu'on le rêvait...et c'était la 1ère fois !Et voilà qu'à la **Quinzaine des réalisateurs**, il est vu et apprécié...

D.M. *Quels sont vos metteurs en scène préférés ?*

L. et JP. -Ça dépend des jours...parmi les anciens...- Rossellini, Pasolini, Piat., Kieslovski, et aussi les américains John Ford, Scorsese et les Japonais.

D.M.: *Dans Rosetta vous utilisez essentiellement la caméra à l'épaule et presque pas dans les autres films Avez-vous changé de technique, abandonné le Dogma ?*

L. et JP. Cette technique était adaptée au chaos de l'histoire de Rosetta, Dans *l'Enfant*, la caméra observe de plus loin pour la première fois, deux personnages qui ont une relation horizontale, cela explique le changement de technique.

D.M. *Hier vous parliez d'un projet « La vie de Jésus » peut-être dans dix ans. C'est un souhait, un rêve ?*

L. et JP. C'est un personnage qui nous intéresse. Nous aimerions raconter comment un homme à un moment donné, a dit des choses qui ne correspondaient pas à ce qui se disait alors dans la communauté juive de son époque et lui a fait prendre des risques vis-à-vis du pouvoir romain. Il a pris lui aussi des risques en allant à Jérusalem, contre l'avis de ses amis. Dans les textes, c'est un homme qui marche et qui parle. Nous aimerions l'imaginer dans son pays avec ses frères et sœurs.

D.M. *Mais la théologie catholique n'accepte pas qu'il ait des frères et sœurs.*

L. et JP. On ne peut pas penser une seconde qu'une famille juive à l'époque n'ait qu'un enfant. Nous dirons qu'il avait des frères et sœurs.Ce sera une investigation parmi d'autres. Il faut qu'il soit comme un homme. C'est ça l'Incarnation, un peu comme les Justes. Ces hommes et ces femmes ne savent pas qu'ils sont des signes pour les autres.

D.M.: *Vous connaissez bien les Evangiles.... Qu'aimeriez-vous dire à des cinéphiles protestants, chrétiens qui aiment vos films, qui animent des groupes ?*

L. et JP. Continuez à faire partie de ces gens qui aiment le cinéma, soyez des relais auprès du public pour leur faire rencontrer des films qu'ils ne verraient pas dans les circuits habituels. On a besoin de gens qui ouvrent d'autres possibilités. Continuez à faire partie de ceux-là et à montrer les films dans les communautés, les écoles, les ciné-clubs etc...

Pasteur Denyse Muller

NDLR: L'intégralité des interviews de Denyse Muller (Wenders, Angelopoulos, les Dardenne) peut vous être envoyé contre deux timbres au tarif normal.

Thema

Femmes sans frontières

Où en sont les femmes dans leur combat pour se libérer et devenir les égales des hommes ? Petit tour du monde des écrans.

Commençons avec l'Occident.

Son cinéma accorde-t-il aux femmes un statut comparable à celui des hommes ? La réponse est nuancée. Sans doute trouve-t-on peu de films stigmatisant une iniquité criante, l'écran donnant le plus souvent l'image d'une société relativement et consensuellement égalitaire. C'est plus subtilement que l'injustice est distillée : où vont les premiers rôles ? Très majoritairement aux hommes. Prenez les films dont on a le plus parlé cette année: *Caché* de Michael Haneke, *Match Point* de Woody Allen, *A History of Violence* de David Cronenberg, *Don't come Knocking* de Wim Wenders, *Trois enterrements* de Tommy Lee Jones, et même *L'enfant* des frères Dardenne. Ce sont tous des films où le personnage central est masculin. Avec, comme rares contre-exemples, le *Manderlay* de Lars Von Trier et le *Gentille* de Sophie Fillières. Dans l'éternelle partie de ping-pong hommes-femmes, il est clair que les raquettes sont mal distribuées, l'homme se réservant le premier choix. Et, non content d'avoir la raquette la meilleure, l'homme aime bien changer de table et passer d'une partie à l'autre : les séducteurs aux aventures multiples et valorisantes continuent à avoir droit d'écran (voir *Broken Flowers* de Jim Jarmusch en 2005, ou *Les Poupées russes* de Cédric Klapisch, 2005), tandis que la séductrice heureuse et fière de l'être d'une part est rare, d'autre part ne le reste pas longtemps : *La Nouvelle Eve* (Catherine Corsini, 1998) après une boulimie d'aventures ne rêve plus que d'un plat unique et exclusif : il s'appelle Alexis et, pas de bol, il est marié.

Dans ce contexte sociologique très consensuel, on trouve peu de films sur des femmes sortant de la masse. *Respiro* (Emanuele Crialese, 2002) en est un : dans une petite île de pêcheurs au large de la Sicile, la fantasque et innocente Grazia sème la perturbation dans une société cloisonnée où règne un ordre immuable. Si Grazia est touchante, c'est moins le cas pour d'autres femmes placées dans (ou arrivées à) des situations jusque là classiquement réservées aux hommes : ainsi Jeanne Charmant-Killman, la juge de *L'ivresse du pouvoir* de Claude Chabrol (2006), est-elle d'une dureté de glaive, mais peut-on sans



L'ivresse du pouvoir

être crocodile faire face aux crocodiles de l'abus de biens sociaux ? Autres femmes de pouvoir — cette fois dans une relation de type post-coloniale —, Ellen et Brenda, les deux Américaines mûres de *Vers le sud* (Laurent Cantet, 2006), en vacances à Haïti, se partagent les faveurs (en partie payantes) d'un jeune et bel indigène, Legba.

Autres cultures

Il n'était question jusque là que de l'occident chrétien ou dérivé. La situation et les problèmes ne sont pas les mêmes pour les femmes qui, vivant en Europe, se réfèrent à d'autres cultures. Là, les films abondent qui montrent des femmes déchirées entre deux mondes ou luttant pour imposer leur choix de vie : dans *La Petite Jérusalem* (Karin Albou, 2005), Laura cherche à résister au rigorisme de la famille traditionnelle juive à laquelle elle appartient. *La Samia* de Philippe Faucon (2000) est une jeune beurette de Marseille que fascine la façon de vivre de ses copines du collège, et qui refuse le modèle de femme musulmane que sa mère veut lui imposer. De l'autre côté de la Manche, *Bhaddji* (1998), de Gurinder Chadha, évoque, à l'occasion d'une journée d'excursion à Blackpool, les aspirations et les difficultés des femmes d'une communauté pakistanaise vivant en Angleterre, et c'est également d'une jeune Pakistanaise que Kenneth Gleenan fait son héroïne dans *Yasmin* ((2005) : longtemps oscillant entre deux identités, l'anglaise et la pakistanaise, Yasmin va être forcée de choisir lorsque les événements du 11 septembre vont accroître le clivage entre les

deux cultures.

Fleurs de Shangai

Rien de tel en Extrême Orient. La plongée dans un mode de vie de type occidental y est vertigineuse.

Avec des couples nés de la rencontre de deux misères et partageant la même galère comme dans *Debout du Chinois* Liu Hao (2004).



Fleurs de Shanghai

Avec un comparable nomadisme affectif et sexuel comme dans *La femme est l'avenir de l'homme* (2004) du Coréen Hong Sang-soo. Avec parfois une liberté accrue comme dans *Une femme coréenne* de Im Sang-soo (2004) où le sexe et l'adultère bourgeois sont présentés de façon incroyablement naturelle et dédramatisée. Avec un certain retour au romantisme des amants maudits ou des amours impossibles, comme dans *Dolls* (2003) du Japonais Takeshi Kitano ou dans *Locataires* (2004) du Coréen Kim Ki-duk. Le cas de *2046* (2004) est un peu différent. Le Hong-kongais Wong Kar-wai y mêle le fantôme orphéen de l'aimée perdue à la plongée dans l'univers clos des boîtes de nuit peuplées de papillons nocturnes qui sont comme en écho aux courtisanes des *Fleurs de Shangai* du Taiwanais Hou Hsiao-hsien. Hou Hsiao-hsien dont le dernier film, *Three Times* (2005), présente justement en trois récits, chacun interprété par le même couple d'acteurs, trois portraits de femmes du début du XX^e siècle à nos jours, et dont la succession dessine comme l'arc d'une évolution à la rapidité impressionnante : la courtisane des années 1910, cloîtrée et soumise, la jeune femme des années 60 à peine éclosée à une indépendance encore hésitante et timide, enfin la femme d'aujourd'hui, cuir et métal, rock et scooter, portable et anti-dépresseurs.

De Kaboul à Alger

Avec les pays de culture musulmane, guère d'évolution en vue dans la situation de la femme. Le temps est plutôt aux films qui témoignent ou qui dénoncent. Ainsi *Osama* (2004) de Siddiq Barmak, histoire d'une fillette qui se déguise en garçon pour pouvoir survivre, est-il le premier film afghan sur le sort fait aux femmes sous le règne des talibans. A sa noirceur

absolue répond le (plus que timide) rayon d'espoir apporté par *A 5 heures de l'après-midi* (2003) : dans un Taboul post taliban, Samira Makhmalbaf y met en scène des femmes au visage découvert et une jeune fille, Nogreh, qui, fuyant l'école coranique, rêve de devenir présidente de la république. Pas beaucoup d'espoir non plus dans l'Iran vu par Jafar Panahi : son *Cercle* (2000), ronde de six femmes rencontrées et suivies successivement, la dernière retrouvant la première, donne de la société iranienne une vision conforme à son titre : une prison pour femmes dont celles-ci ont peu de chances de s'évader. Prison dont *Ten* de Abbas Kiarostami (2002) atténue un peu l'image accablante, non que les femmes montrées dans ce film ultra minimaliste (un seul cadre : l'intérieur d'une voiture et sa conductrice) y soient libres, mais parce que la verbalisation de leurs difficultés est déjà un pas vers l'émancipation.

L'émancipation, c'est le thème de *Fatma* (2001). Nous sommes en Tunisie cette fois, et Khaled Gorbali, tout au long de son film où passe un vent vivifiant, met en scène une jeune fille énergique et têtue, Fatma, qui, violée par un cousin, décide de partir à Tunis et de prendre son envol. Et c'est aussi l'histoire d'une femme tunisienne qui s'affranchit de ses interdits et renaît à elle-même que raconte Raja Amari dans *Satin rouge* (2001). Qu'on ne croie pourtant pas à ces deux exemples que le cinéma tunisien ne montre que des femmes en marche vers leur libération : dans *La Saison des hommes* (2000), Moufida Tlatli parle du doux asservissement des femmes tunisiennes et dresse le constat que, d'une génération à l'autre, rien n'a changé. Que certaines choses dans ce domaine ont changé en Algérie, c'est ce qui ressort du film de Nadir Moknèche, *Viva Laldjérie* (2004), histoire de trois algériennes, "modernes" comme on dit, "émancipées" comme on dit encore, mais pour qui les portes ouvertes donnent sur un avenir bouché, et l'émancipation sur une absence d'identité.

Des combattantes aux mains nues

Un pas supplémentaire dans la remise en cause de leur condition par les femmes est franchi avec le cinéma d'Afrique noire : avec une grande constance et venant des pays africains les plus divers, les films sont nombreux qui mettent en scène non pas des victimes, mais des combattantes engagées dans une farouche résistance à l'autorité de l'homme et à la toute puissance d'une tradition qui les maintient en tutelle. Ainsi, dans *Moolaadé* (2003) du cinéaste sénégalais Sembene Ousmane, une jeune femme, Collé, s'oppose à la coutume de l'excision des petites filles, en-

tre en guerre avec les redoutables exciseuses et avec les autorités du village, et entraîne les autres femmes dans sa révolte. Dans le film burkinabé *Delwende, Lève-toi et marche*, (2005), S. Pierre Yameogo (2005) met en scène la jeune Pougbila qui, dressée contre son père et contre le Conseil du village, se bat pour faire retrouver son honneur à sa mère, accusée de sorcellerie et chassée du village. Dans un contexte plus urbain — celui de Kumba, petite ville du Cameroun — les deux femmes de loi de *Sisters in law* (de Kim Longinotto et Florence Ayisi, 2005) s'emploient à défendre les femmes et à leur apprendre comment s'opposer au pouvoir des hommes. Autre cinéaste sénégalais, Moussa Sene Absa a créé dans *Madame Brouette* (2003) un magnifique personnage de femme fière, belle, refusant le joug des hommes, luttant pour sa dignité et allant jusqu'à la mort pour cela. Une Carmen en quelque sorte, qui fait penser non pas à celle de Mérimée, mais à celle de *U-Carmen eKhayelitsha* (2005), splendide et récente adaptation de l'opéra de



Sisters in law

Bizet à l'Afrique. Mark Dornford-May en est l'auteur, et sa Carmen, aidée en cela par sa remarquable interprète Pauline Malefane, a largement sa place dans la galerie de femmes fortes et rebelles que ne cesse d'enrichir le cinéma africain contemporain.

Jean Lods

Le point theo

«Mâle et femelle Il le créa».

Le titre et le sous-titre de l'article de Jean Lods évoquent déjà à eux seuls la problématique du thème que nous avons décidé de traiter dans ce numéro de **La Lettre**. Commençons par le sous-titre: «*Où en sont les femmes dans leur combat pour se libérer et devenir les égales des hommes?*»

Cette question présuppose qu'elles ne sont ni libres ni égales, que le combat va de soi et qu'il leur incombe. Ceci après plusieurs décennies où l'égalité des femmes est inscrite dans les constitutions occidentales!

Après ce constat, il me semble parfaitement injuste de reprocher à la Bible d'avoir confiné la femme dans un rôle de soumission. À l'époque, l'infériorité de la femme allait de soi, nulle constitution ne leur promettait l'égalité, et cette idée ne pouvait tout simplement pas venir à l'esprit des auteurs bibliques.

Des patriarches à Thomas d'Aquin

La Bible connaît des destins de femmes tout à fait intéressants, et même des femmes fortes, comme Déborah. Mais ce sont là des exceptions qui confirment la règle. Le monothéisme naît dans une société patriarcale et en épouse naturellement la vision du monde et l'outillage intellectuel. Ainsi «Dieu» se dit en des termes masculins comme allant de soi, même si à l'occasion, on peut lui

prêter des sentiments réputés «féminins». Mais le fait même de considérer comme «féminine» la miséricorde de Dieu à partir du terme hébreu qui désigne la matrice, métaphore pour la bonté gratuite et créatrice, s'intègre dans cette vision inégalitaire, car au fond, pourquoi la bonté serait-elle plus féminine que masculine? «Patriarcal» ne rime pas purement et simplement avec «misogyne». L'ordre social y reconnaît des qualités féminines indispensables à l'équilibre de la société tout entière. Cet ordre est le résultat de la nécessité de partager des tâches et de protéger le sexe faible, notamment durant les grossesses et le temps pour élever les enfants. L'épouse, gardienne de la maison, a quelque chose d'une prêtresse de la vie privée, voire de la vie tout court. Cette assignation de la femme à l'intérieur de la maison ne devient misogyne que là où la société se libère des contingences purement physiques.

Rappelons que c'est Aristote, et non la Bible, qui inscrit l'infériorité de la femme dans l'ontologie, et cela pour des siècles.

À Paul, bien sûr, on peut reprocher de vouloir faire taire les femmes dans les assemblées. C'est lui faire un procès d'intention. Lui aussi ne peut se référer à aucune constitution postulant l'égalité de la femme. Par contre, il travaille avec de nombreuses femmes et même s'il leur prescrit de se voiler (1 Cor.11), il leur confère en même

temps une dignité spirituelle égale à celle des hommes puisque «*Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme; car tous vous êtes un en Jésus Christ.*» (Gal.3,28). Affirmation inouïe en vérité: Devant Dieu, la femme est l'égale de l'homme! Tout comme Paul ne milite pas pour l'affranchissement des esclaves, il ne milite pas pour l'égalité des femmes; dans l'un comme dans l'autre cas, il s'agit de réalités «avant-dernières», destinées à être abrogées très rapidement puisque Paul pensait la parousie imminente. Pas besoin donc, selon Paul, de perdre son temps avec une réalité sociale inégalitaire.

Ce sont les Pères de l'Eglise qui ont inscrit cette inégalité «provisoire» dans le temps en lui apportant une justification théologique: la réalité est le résultat de la volonté divine et en tant que telle elle doit être respectée. Mais en même temps, à travers les siècles, ces mêmes Pères ont nuancé la soumission de la femme, en affirmant sa dignité spirituelle et en limitant la violence masculine à son égard¹.

Dans les textes tant chrétiens que païens de la culture hellénistique, la supériorité sociale de l'homme par rapport à la femme sert de métaphore pour exprimer les stades de la perfection morale et spirituelle, et cela pour les deux sexes. «Devenir mâle» signifie le progrès spirituel par abandon des désirs de la chair, assimilés au féminin. Hommes et femmes sont appelés à se défaire de toute réalité charnelle pour réaliser l'image du Christ dans une âme asexuée. Les saintes sont appelées «vierges viriles», et un texte du V^e siècle dit que «*toutes les femmes qui plaisent à Dieu, prennent rang d'hommes*»². Il s'agit donc d'une métaphore mais les mots qu'on utilise pour dire les choses ne sont jamais innocents. Ils informent notre pensée.

Thomas d'Aquin, admirateur d'Aristote, explique pourquoi la femme ne saurait être ordonnée prêtre: premièrement, elle ne saurait subir la tonsure; et deuxièmement - et là ça devient cocasse- de par son infériorité sociale- même elle est incapable de signifier «*quelque supériorité de rang car la femme est en état de sujétion*»³. Le droit ecclésiastique se justifie ainsi par la réalité sociale, elle-même au préalable justifiée en référence à la volonté divine.



Viva l'Aldjerie

Et aujourd'hui?

Mais c'était au Moyen Age! Aujourd'hui nous sommes tellement éclairés, n'est-ce pas? C'est pourquoi Freud nomme «phallus» l'objet de tout

désir ! Dans la même logique, la nostalgie fusionnelle est identifiée par la psychanalyse à la mère, et ce qui fait coupure par rapport à ce désir se dit «loi du père». Évidemment, on vous dira que ce ne sont là que des mots et que, dans l'éducation des enfants, la femme peut jouer le rôle de la loi et l'homme celui de la tendresse, n'empêche que les mots sont sexués et fixent dans l'inconscient collectif des attentes identitaires par ailleurs largement construites historiquement. Pierre Bourdieu montre comment cette vision structure jusqu'à nos perceptions⁴. L'utopie révolutionnaire des années 1960 a postulé une libération sexuelle qui se révèle bien tyrannique à son tour par l'attente d'une performance continue, impossible à tenir dans la durée. Nous sommes alors pris «dans le piège d'un système symbolique que nous avons désappris à subvertir»⁵. C'est ce piège symbolique surtout qui me semble en cause dans ce faux-semblant égalitaire des films occidentaux et encore, on ne parle que des bons films! À en croire nos séries télévisées, tous les chefs de la police française seraient des femmes!

Avec l'émancipation en marche des films asiatiques, la soumission criante des femmes musulmanes et la combativité des africaines, le salut semble venir du «deuxième sexe»⁶. «Salut» vient de *salus*, la santé, et c'est là que j'aimerais en venir maintenant au titre de l'article de Jean Lods: «Femmes sans frontières». Il évoque évidemment le mouvement des médecins qui parcourent le monde pour venir en aide aux sinistrés. C'est cette logique que prônent certaines théologues féministes: associant «la femme» aux soins, à l'affectif, à l'intériorité, elles en font un remède pour l'Occident malade de rationalité technocrate. Mais c'est là de nouveau mettre la femme du côté du fusionnel, de l'irrationnel, du don oblatif de soi. Comme quoi, les métaphores ont la vie longue.

Or, les femmes peuvent être des parfaites «garçons». La bonté n'est pas féminine et la raison n'est pas masculine. Les deux relèvent de l'humain, et c'est ensemble, hommes et femmes, qu'il nous incombe de mettre en oeuvre et l'une et l'autre: «*Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, il créa l'homme et la femme*» ou «*mâle et femelle Il le créa*» (Gn 1,27).

Waltraud Verlaquet

¹ Cf. France Quéré, *La Femme et les Pères de l'Eglise*, Desclée de Brouwer, 1997.

² Vogt, Kari, «*Devenir mâle: aspect d'une anthropologie chrétienne primitive*», *Concilium*, 202, 1985, pp. 95-107.

³ Somme théologique. *Ordre*, suppl. Question 39, art. 1.

⁴ *La domination masculine*, Seuil 1998.

⁵ Guillebaud, Jean-Claude, *La tyrannie du plaisir*, Seuil 1999.

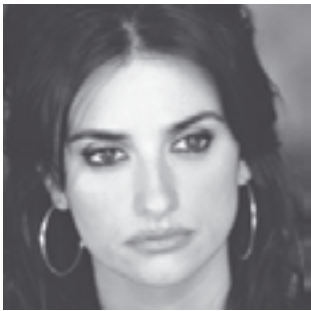
⁶ Référence au fameux livre du même titre de Simone de Beauvoir.

Champ - contrechamp



Volver

Plus que jamais Pedro Almodovar parle avec elle : la mort. Elle est là dès le premier - et fabuleux - travelling d'entrée qui suit les allées d'un cimetière où tout un peuple de femmes s'active autour des tombes et les nettoie frénétiquement tandis que souffle le vent d'est, le vent de la folie, son vent à elle : la mort. Elle sera ensuite présente tout au long du film, si mêlée au monde des vivants qu'elle en deviendra vivante elle-même, ranimant un fantôme et le réintroduisant dans sa quotidienneté première. Mais on est bien loin des films où des zombies ne sortent de l'ombre des enfers que pour y attirer les vivants. Ici, à l'inverse, c'est la vie qui attire les fantômes dans sa lumière.



Volver

Incroyable Almodovar !
A chaque fois différent et
identique à lui-même !

Jean Lods

On n'en «revient» pas !
Malgré de nombreux
plans en plongée totale
sur le corps de la belle
Pénélope et plus particu-
lièrement sur ses seins
(les hommes apprécieront)

malgré une palette éclatante de portraits féminins comme seul le grand Pedro sait en brosse, malgré une très bonne interprétation de toutes les comédiennes, Carmen Maura en tête suivie de près par mademoiselle Cruz qui nous renvoie parfois à Sophia Loren, (pas moins !), on revient déçu de ce film mi-tragédie mi-comédie. Almodovar joue avec la mort, avec les superstitions et avec l'opposition vivre à la ville et vivre au village. C'est coloré, c'est pétillant mais l'intrigue est mince et peu nouvelle bref, on n'en revient pas d'avoir vu sa signature sur le scénario. Quelle mauvaise éducation ...

Corine Rochesson

Bled : number one

Voilà un film d'une simplicité admirable, mais très percutant, sur la vie au «bled» en Algérie. Ce village dans lequel revient Kamel, expulsé de France après une peine de prison, n'est prêt à l'accepter que s'il se conforme absolument aux traditions. Une fois passé l'accueil relativement chaleureux du début, où il semble bénéficier du prestige attaché à ceux

qui ont vécu en France, il va peu à peu être rejeté en raison de son incapacité à vivre comme ceux qui sont restés au pays. Une jeune femme est elle-même victime des «lois» non écrites qui font d'elle une paria puisque son mari l'a abandonnée. Tout est suggéré et montré à travers des situations et des conversations de la vie ordinaire, sans pathos inutile.

Maguy Chailley

Totalement algérien et français le réalisateur fouille une blessure, celle d'une Algérie divisée contre elle-même dont une partie des fils se raidit en une crispation traditionaliste et islamiste mortifère. La force et la beauté du film, qui bénéficie de la large participation familiale du cinéaste, viennent d'une mise en scène maîtrisée et de la transposition fictionnelle réussie d'un matériau quotidien : le rite masculin du sacrifice du taureau ; l'irruption dans un paisible café de village d'un commando islamiste fasciste ; les brutalités infligées à une femme insoumise par son époux et son frère ; la revendication féminine solidaire d'une liberté chantée dans un asile psychiatrique. Le film ménage aussi ça et là de superbes respirations - plans fixes souvent enrichis par l'excellente musique planante d'un compositeur guitariste - qui sont autant de ponctuations ravivant par contraste l'amère souffrance de l'auteur.



Bled number one

*J'aime,
tu
aimes,
il aime
pas!*

Jean-Michel Zucker

Mauvaise surprise ! On s'attend à un film qui dénonce et on se retrouve face à une mauvaise vidéo de vacances avec une caméra en plan fixe «plantée là» et une mise en scène à la «on verra bien», des participants acteurs malgré eux, une dénonciation anecdotique de la mauvaise condition de la femme interprétée sans conviction et enfin l'omniprésence narcissique du réalisateur qui ne fait en aucun cas progresser la mince intrigue. Enfin on n'assiste à aucune confrontation entre les «gardiens du temple» des traditions, celui qui fait le film et les extrémistes de la foi. Avec un tel sujet, certes et heureusement déjà traité, il y avait pourtant matière à argumenter. Le réalisateur le traite avec désinvolture et légèreté en nous donnant des images en pâture comme on égorge le taureau de la fête. L'importance du sujet est à la mesure de la déception.

Corine Rochesson



Pro-Fil infos

Séminaire Pro-Fil

30 septembre — 1er octobre 2006 au CART (Sommières)

Il sera précédé de l'Assemblée Générale annuelle, le samedi 30 à 9h

Les mythes au cinéma : décadence ou espérance ?

La rationalisation de la pensée, l'invasion d'un matérialisme réducteur provoquent chez nos contemporains l'évasion vers l'imaginaire, la magie des origines ou les mystères du futur. Nous avons besoin de mythes pour rester des hommes. Et quel médium plus idéal et plus accessible à tous que le cinéma pour échapper à sa condition quotidienne ?...

Que penser de la présence sur les écrans de ces récits inspirés par des mythologies extérieures à notre univers biblique, qui s'y superposent, ou qui le supplantent ? Faut-il s'en inquiéter ? Ou se réjouir au contraire de cette richesse qui renouvelle notre perception de l'homme et des grands systèmes de pensée universels ?

Le nombre de places étant limité, les inscriptions (bulletin joint au journal) sont à adresser très rapidement au Secrétariat : 14 rue de Louvain - 34000 Montpellier.

Film-Estival cet été à Guillestre

*Le Samedi 5 Août 2006
en salle municipale de Guillestre,
Rencontre PRO-FIL*

*avec débat sur trois films
consacrés au «**Monde de
l'enfance**,» et projetés en
salle (le Riou-Bel) dans
les jours précédents.*

*Animation
par Jean DOMON (PRO-
FIL Montpellier) et Hervé
MALFUSON (PRO-FIL
Marseille).*

Les films : Le temps des

*porte-plumes (Daniel
DUVAL, France, 2006) ;
L'enfant au violon (Chen
KAIGE, Chine, 2003) ;
Halfaouine, l'enfant
des terrasses (Ferid
BOUGHEDIR, Tunisie,
1990).*

*Informations auprès de
Lydie & Henri GAUDIN
: 06 88 54 70 95.*

Ciné-Festival pour Tous à Montauroux

*Il se déroulera du 7
au 11 novembre 2006.
Je vous rappelle que la
particularité du Festi-
val est que chacun peut
être juré. L'inscription
est ouverte à partir du
1er septembre jusqu'au
19 octobre. Mais devant
le succès de la formule
nous serons obligés
cette année à limiter les
places. Si vous désirez
être juré, ne tardez donc
pas trop à vous inscrire.*

*Pour tous renseigne-
ments rendez-vous sur le
site : <http://perso.wanadoo.fr/mpt.montauroux>
W.V.*

Pro-Fil infos

Groupes de Montpellier : THOIRAS, cuvée 2006



Ils n'étaient pas loin d'une trentaine de profiliens qui s'étaient donné rendez-vous chez les amis Grellet pour le week-end cinématographique de Thoiras entré dans l'histoire ; un samedi radieux propice aux promenades à l'instant de la pause ; un dimanche qui l'était beaucoup moins, mais absorbés par l'écran et l'obscurité de circonstance, on n'y prit guère garde. Au menu de ce restaurant désormais renommé (ce n'est pas sans intention que l'on cultive l'équivoque) le «testament» de Jacques Tati, tel qu'il se plaisait à le dire, avec Play Time ; Prodigeux exercice d'humour sorti sur les écrans début 1986, à la fois constat, mi-amer, mi-désabusé et prédiction qui, marquée par l'architecture et le design des automobiles de l'époque... et des toilettes de ces dames, n'a pas pris, intellectuellement, une ride, ou si peu ! Ce film n'eut pas le succès que son réalisateur

en attendait. Il en eut une blessure secrète et profonde, et ne retrouva plus cette inspiration qui l'avait habité. Le lendemain ce fut *Les sabots en or*, du tunisien Nouri Bouzid, film engagé des années 80. Mise en scène d'une stupéfiante écriture, alliant la poésie lyrique à l'horreur du quotidien, de la traque, de l'errance, de la torture. C'est l'histoire d'un homme de gauche de conviction profonde, consacré à la volonté opiniâtre de faire du Tunisien, un homme «debout». Mais la générosité de l'idéologie ne suffit pas et Youssef sera, comme tant d'autres, broyé par le système et rejeté dans une solitude sans avenir. On pense ici à Costa Gavras. Entre ces deux épisodes, la soirée du samedi fut consacrée à la recherche, au travers de quelques exemples judicieusement choisis, de l'adéquation entre l'image et le son ; plus clairement de l'utilisation de la musique au cinéma. Ce

furent de riches moments, alternant écran et stéréo, avant de conjuguer les deux, où Prokofief et Maurice Jarre notamment furent distingués. A l'appui, de somptueuses images d'Alexandre Newski d'Eisenstein, de Hitchcock, sans omettre le Cercle des poètes disparus et Les temps modernes. Un week-end réussi, qui n'a pas attendu le label «Sud de France» pour attirer de nouveaux venus, malgré des absences regrettées, dont celle, espérée provisoire, de Christian Gidde, jusque là cheville ouvrière de la technique, une intendance sans laquelle il n'est ...rien.

Jacques Agulhon



Vous nous écrivez

Très chers amis...je tiens à vous remercier et à vous dire notre admiration. Présentation, rigueur, richesse de ce numéro. (42) Tout y est. Et l'entretien avec Angelopoulos est infiniment précieux

Notre chaleureuse et fidèle proximité à vous tous et nos embrassades «aveyronnaises»


Henri Agel

LE GUIDE DE L'ANIMATEUR

est en vente au secrétariat

14 rue de Louvain

34000 Montpellier

	Les dossiers de <i>La Lettre de Pro-Fil</i>	SOMMAIRE
	GUIDE DE L'ANIMATEUR	Présentation p. 4
Pro-Fil (Protestants Filmophiles - Promouvoir les Films)	prix : 4€ - N°2	I – En Amont :
		Travail personnel p. 7
		II – Avec le groupe
		Annexe I
		Le récit au cinéma p. 17
		par <i>Alain Le Goanvic</i>
		Annexe II
		Une expérience de formation à l'animation d'un débat sur un film p. 23
		par <i>Françoise Lods</i>
		Annexe III
		Quelques termes de base du langage du cinéma p. 27
		par <i>Jean Lods</i>

Arrêt sur image



A propos de Lord of war

(Américain d'Andrew Niccol

janvier 2006)

Cette rubrique vous propose une brève réflexion existentielle sur une image, une séquence, un élément cinématographique ancien ou récent qui nous interpellent particulièrement

Yuri mène une existence à hauts risques: celle d'un trafiquant d'armes indépendant qui fait son beurre (et fort bien) avec les insatiables besoins des dictateurs et révolutionnaires de tout poil qui ont le mérite (si l'on peut dire) de toujours payer comptant. Homme de l'ombre, plus par nécessité bien comprise que par décence vis à vis de la morale (de quoi s'agit-il?) Il a vu son petit boulot prendre une envergure inespérée avec la chute du mur, la déconfiture du communisme, et les arsenaux abondamment garnis, ouverts à sa convoitise et à ses dollars. Mais si le concert des puissants s'accommode bien de ces collaborateurs qui se salissent les mains avec des gens que l'on juge peu recommandables, il faut bien, pour que la morale soit sauve, feindre de les traquer. Yuri, à bord d'un Antonov sans âge, piloté par un russe «avant-dernier de sa promo», vole vers une république bananière d'Afrique en ébullition, la soute abondamment garnie de kalachnikov (alias AK-

47). Pris en chasse par un appareil du monde civilisé, il est sommé de gagner l'aérodrome le plus proche. Manœuvre de la dernière chance, il décide de se poser en brousse et en catastrophe, sur une piste en longue ligne droite, tarmac d'infortune, dans l'intention de semer ses poursuivants, le temps de faire disparaître les objets du délit... Atterrissage mouvementé parmi de nombreux «naturels» qui vont promptement se partager le butin... à défaut de la nourriture qui leur aurait peut-être mieux convenu. Dans cet atterrissage d'Apocalypse, le nez de l'appareil s'arrête à un petit mètre d'un bébé de quelques mois à peine, paisiblement assis au milieu du chemin. Long plan immobile sur ce bambin qui gazouille... Pause d'éternité, dans une saga de bruit et de fureur, dont cette scène est le seul instant de «grâce». Naguère, Tien An men...

Jacques Agulhon

Pro-Fil du Nord au Sud

Siège social 40 rue de Las Sorbès.34070 Montpellier
Tel-fax : 04 67 54 33 82 - courriel: @profilfrance.free.fr



Fondateur : Jean Domon

Président : Jean Lods - tel: 01 45 80 50 53 - mel: JEAN.LODS@wanadoo.fr

site internet : <http://profilfrance.free.fr>

Contact-Secrétariat : *Simone Clergue*

14 rue de Louvain 34000 Montpellier

Tél./rép. 04 67 41 26 55

courriel pro-fil@wanadoo.fr

Bouches du Rhône

Marseille

Réunions le 2e lundi à 19h

Au Parvis des Arts : 8 rue Pasteur

Heuzé

contact : Hervé Malfuson.

04 91 93 32 36

mel: malfuson@hotmail.com

mel: profilmarseille@yahoo.fr

Côte d'Azur

Nice

E.R.F. - 21 Bd V. Hugo

Le dernier mercredi du mois

contact : Corine Eugène dit

ROCHESSON :

04 93 91 25 95

mel: corine.rochesson@wanadoo.fr

Fayence

Réunion le 1er mercredi du mois

contact : Waltraud Verlaguet

04 94 76 12 85

Est

Strasbourg

contact : Patricia Rohner-Hege

45 rue de Zürich - 67000

Strasbourg

mel: Jdphege@aol.com

Gard

Nîmes

Réunion 3e mercredi

20h.30 à la Maison du

Protestantisme,

3 rue Claude Brousson

contact : Christian GIDDE

04 66 71 12 25

mel: cgidde@wanadoo.fr

Hérault

Montpellier 04 67 54 33 82 ou:

profilfrance@free.fr

4e jeudi de 19h30 à 22h :

Centre Rencontre - 665 route de

Mende (pique-nique)

contact: Etienne CHAPAL

04 67 75 74 86

3e mardi, de 18h à 21h :

1 rue Brueys: 1er étage (pique-

nique) contact :

Jacques AGULHON

04 67 42 56 04

Ile de France

Paris

Réunions le dernier lundi du mois,

de 19h.30 à 22h.30

à la Maison Fraternelle-

37 rue Tournefort

contact : JEAN LODS

01 45 80 50 53

mel: JEAN.LODS@wanadoo.fr

Issy-les Moulineaux

le premier mardi, à 20h 30 à

l'Espace Protestant Isséen 18 rue

Marceau, à Issy-les-Moulineaux

(métro Mairie d'Issy)

contact : Sylvie LAFAYE de

MICHEAUX:

mel: micheaux@cegetel.net

01 46 45 62 44

Ouest

Nantes

contact : Philippe et Sophie

ARNERA

79 rue Mal.Joffre-44000 Nantes

08 73 68 43 93

mel: lezarnera@nantes.fr

La Lettre de Pro-Fil

Fondateur : Jean Domon

Directeur de publication :

Jean Lods

Rédacteur en chef -

maquette :

Arlette Welty-Domon

Comité de rédaction :

Jacques Agulhon

Maguy Chailley

Martine Levain

Jean Lods

Corine Rochesson

Jacques Vercueil

Waltraud Verlaguet

Arlette Welty Domon

Impression : A V L Diffusion

ISSN : 1771-7957

Prix au numéro : 2€

Pro-Fil hors les murs

Dans le cadre d'une collaboration avec les pages culturelles du site protestants.org des membres de Pro-Fil rédigent régulièrement des fiches sur des films nouveaux*. A lire également dans le site

<http://profilfrance.free.fr>

L'IVRESSE DU POUVOIR

(France 2005 ; durée 1 H 50)

Réalisation

Claude Chabrol. Scénario, adaptation, dialogues : Odile Barski, Claude Chabrol. Montage : Monique Fardoulis. Son : P. Lenoir, T. Lebon. Image : E. Serra. Musique : Mathieu Chabrol. Producteur : P. Godeau.

Interprétation

Isabelle Huppert, François Berléand, Patrick Bruel, Robin Renucci, Maryline Canto, Jacques Boudet, Jean-François Balmer.

Auteur

Ce dinosaure du grand écran a fait ses premières armes sous la nouvelle vague (*Le Beau Serge* 1958). Il a signé depuis plus de 50 films, aux fortunes et à la qualité diverses. Il donne surtout sa mesure dans ses réquisitoires contre la bourgeoisie provinciale : son œuvre a pu être qualifiée de "Comédie humaine de la 5^{ème} République".

Résumé

Jeanne Charmant Killman, juge d'instruction, avance avec obstination dans le cloaque d'une très grosse affaire de détournement de fonds, abus de biens sociaux, trafic d'influences. Rude combat solitaire, aux prises avec les chausse-trappes des "gros poissons" menacés. Sa vie privée, son ménage en paient le prix. La hiérarchie lui concède deux gardes du corps, mais son acharnement inquiète dans un "univers" où il est mal vu de révéler au grand jour les compromissions entre le monde des affaires et celui d'une certaine politique. La collaboratrice qui lui est adjointe dans l'intention de la "neutraliser" s'avère de la même trempe ; elle lui passera sereinement le flambeau, dans cette volonté commune de privilégier la justice, plutôt que l'image de cette dernière.

Analyse

Chabrol n'est jamais aussi talentueux que lorsque les circonstances

conduisent l'œil de la caméra dans le monde glauque de gens "en marge de la morale". Avec *L'ivresse du pouvoir*, le voilà servi. La formule : "toute ressemblance avec... serait COMME ON DIT, fortuite", ne trompe personne : la fiction n'a rien à envier à la réalité ! Isabelle Huppert promène sa frêle silhouette glacée parmi ces êtres au faite de la puissance matérielle acquise et alimentée (!) grâce à des magouilles, dont ils sont tout surpris d'apprendre qu'elles n'ont pas droit de cité dans une république point encore bananière. Elle ne se départit jamais de servir du "Monsieur le Président" à ce bonhomme devenu pitoyable. Au fil des jours, à la stricte technique juridique, succède l'acharnement pour la cause de la Justice. Autour d'elle s'agite une poignée de pantins fortunés qui vont tenter, plus ou moins licitement, de se débarrasser de cette femme dont ils ne comprennent pas la vindicte à leur égard. Chacun à sa manière, Bruel, Boudet, Balmer sont, à la suite de Berléand, mis au tapis pour le compte. A ce petit jeu, Huppert se brûle "au 3^{ème} degré" .. et son mari avec. Le pouvoir qu'elle devine chez ceux qu'elle traque, voilà qu'elle a du mal (par contagion ?) à ne pas le faire sien, avec les moyens de son "statut". Mais si le juge d'instruction a tous les moyens, ce ne sont que ceux qu'on lui donne ! Une coïncidence heureuse fait que le portrait de Jeanne honore une profession qu'un certain procès récent a quelque peu écorné. Quant à la pestilence de ces êtres en complet veston et portables "à tout va", elle ne manquera pas d'évoquer les larrons et les mauvais riches d'un autre temps...

(Jacques Agulhon)



Autres films ayant fait récemment l'objet d'une fiche : *Le soleil* (A. Sokourov), *Frères d'exil* (Yilmaz Arslan), *The secret life of words* (I. Coixet), *Inside Man* (Spike Lee), *Truman Capote* (Bennet Miller), *El Aura* (Fabian Bielinsky), *Separate lies* (Julian Fellowes), *Le passager* (Eric Caravaca), *Shooting Dogs* (Michaël Caton-Jones), *A perfect Day* (J. Hadjithomas et K. Joreige), *Syriana* (Stephen Gaghan), *Le nouveau monde* (Terence Malick), *Cache-Cache* (Yves Caumon), *Le secret de Brokeback Mountain* (Ang Lee), *La Trahison* (Ph. Faucon), *Munich* (Steven Spielberg), *Le plafond de verre* (Les défricheurs (Yamina Benguigui), *La mort de Dante Lazarescu* (Cristi Puiu), *Le temps qui reste* (Fr. Ozon), *Good Night and good Luck* (Georges Clooney), *Les amants réguliers* (Ph. Garrel).